

Zeitschrift: Horizons : le magazine suisse de la recherche scientifique
Band: - (1999)
Heft: 42

Artikel: Dossier vivre ensemble : plus il y a de regards, meilleure est la recherche
Autor: Schwab, Antoinette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-971408>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



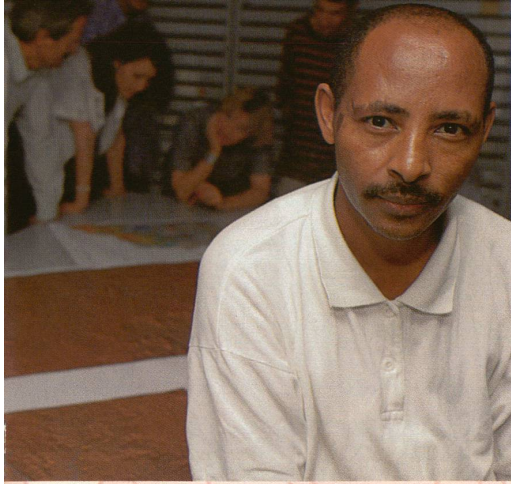
Plus il y a de
regards,
 meilleure est la
recherche

Travailler avec des chercheurs d'autres cultures est chose quotidienne pour les scientifiques. Plus de 30% du personnel universitaire des hautes écoles de Suisse n'ont pas de passeport helvétique. Les conflits ne sont pas absents, mais on les trouve plus dans le domaine relationnel que technique.

PAR ANTOINETTE SCHWAB
 PHOTOS STEFAN SÜESS

« Lorsque je suis arrivé ici pour la première fois l'an dernier, je croyais que ce serait comme au paradis. » Depuis, Yohannes Gebre Michael est redescendu sur terre. Non pas qu'il se sente mal ici, mais bon, ce n'est pas exactement comme au ciel! Il pensait par exemple qu'il n'y aurait pas de lenteurs bureaucratiques telles qu'il les connaît dans son pays d'origine, l'Éthiopie, et qu'il obtiendrait tout ce dont il aurait besoin rapidement et sans complications.

Yohannes Gebre Michael est venu en Suisse pour terminer son doctorat sur les méthodes de conservation des sols, qu'il a commencé en Éthiopie dans le cadre d'un projet de recherche international. Karl Herweg, qui a travaillé avec Yohannes Gebre Michael en Éthiopie sur ce projet et l'accueille aujourd'hui à l'Institut géographique de Berne, est convaincu que cette attente a été en partie créée par les partenaires suisses du projet. Mais il en rend aussi responsable les systèmes



Pour l'Éthiopien Yohannes Gebre Michael, «Chacun suit ici son chemin, et moi, je veux parler, parler, parler!»

scolaire et politique éthiopien. «Les Éthiopiens croient que tout vient d'en haut, y compris la démocratie.» En Suisse, on attend des gens qui viennent à l'Université qu'ils soient très autonomes.

«Moi, je veux parler!»

«Ici, chacun suit son chemin.» Encore une chose à laquelle Yohannes Gebre Michael n'arrive pas à s'habituer. «Chacun travaille pour soi à son ordinateur et moi je veux parler, parler, parler!» Pas par envie, mais par besoin, parce que quand on se lance dans un projet, il est nécessaire d'en savoir plus sur les autres. Et, il en est convaincu, ce n'est possible que si l'on communique et si l'on se respecte mutuellement. «Sans respect pas de partenariat.» Un respect qui manque parfois. Pas forcément vis-à-vis de lui en tant que personne, mais dans l'attitude du Nord envers le Sud. Mais est-il vraiment possible de faire un distinguo aussi délicat ?

Karl Herweg a parfois du mal lui aussi à déterminer si les difficultés sont d'origine culturelle ou personnelle, malgré le fait qu'il ait vécu plus de cinq ans en Éthiopie et qu'il soit marié à une Éthiopienne. En règle générale, pour être intégré à un projet, l'arrière plan technique est moins déterminant que le caractère. La plupart des difficultés que les scientifiques rencontrent entre eux sont avant tout d'origine personnelle, non culturelle ou technique.

Davantage de suivi, s.v.p.

Karl Herweg a pu se rendre compte lui-même à quel point le contact personnel était important lorsqu'il est venu d'Allemagne en Suisse pour se présenter au doctorat. Selon lui, plus on est sociable, plus on trouve rapidement des

amis susceptibles de vous aider. «Tout le monde a besoin d'un sacré coup de main au début», pour trouver un logement, s'occuper des meubles, résoudre les problèmes administratifs... Karl Herweg en est convaincu, il faudrait aider davantage les étudiants étrangers, tant dans le domaine technique qu'extra-universitaire, bien que ce ne soit pas du ressort des universités. Parce que, en ce qui concerne les questions administratives, tout n'est pas toujours simple à comprendre pour les étudiants étrangers.

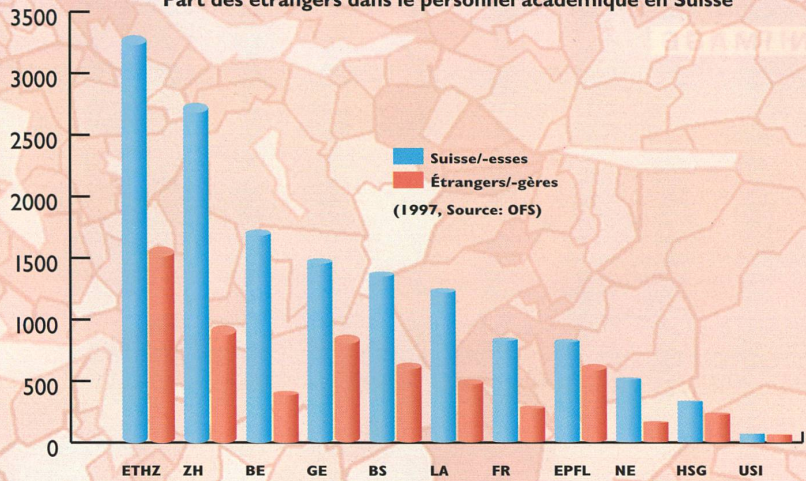
Allemands et Français surtout

Selon l'Office fédéral de la statistique, environ 30% des étudiants et candidats au doctorat étrangers sont originaires d'Allemagne, de même que la moitié du personnel universitaire. En Suisse alémanique, ils sont même plus de 60%. En Suisse romande et dans le Tessin, ce sont les ressortissants français qui forment le gros du contingent.

A peu près 10% du corps enseignant provient de pays non-européens, dont la moitié des États-Unis. En 1997, la part totale des étrangers dans le personnel universitaire a dépassé pour la première fois le seuil des 30%. La même année, 20% des étudiants avaient un passeport étranger, un taux qui inclut ceux qui vivaient déjà en Suisse avant leurs études universitaires ou depuis leur naissance. Quant à ceux qui sont venus en Suisse exprès pour leurs études, les trois-quarts ou presque viennent d'Europe et environ 10% d'Amérique, d'Afrique et d'Asie.

Que ce soit chez les étudiants ou dans le personnel universitaire, le pourcentage d'étrangers varie fortement d'une université à l'autre. Il est en général moins élevé en Suisse

Part des étrangers dans le personnel académique en Suisse



alémanique, l'Université de Berne ayant les taux les plus bas: 20% d'étrangers parmi le corps enseignant en 1997, et 7% parmi les étudiants en 1998. Ce sont l'Université de Genève et l'EPF de Lausanne qui enregistrent les taux les plus élevés, un fait lié à la pratique de la langue française, plus facile pour les étudiants étrangers.

Car si l'anglais s'est imposé comme langue de communication dans le secteur scientifique, il n'en est pas de même hors l'université, dans la vie quotidienne. Ainsi, Yohannes Gebre Michael avait eu davantage de contact avec la population en Angleterre, où il a étudié, qu'en Suisse. Il passe maintenant une grande partie de son temps libre dans la résidence universitaire, où l'anglais est la langue qui unit les étrangers qui y logent.

Globalisation des méthodes

Au sein du Groupe pour le développement et l'environnement de l'Université de Berne, travailler avec des étrangers des pays les plus différents est chose courante. Sanjay Kumar Nepal, originaire du Népal, travaille ici depuis un an. Pour lui, la coopération interculturelle constitue une sorte d'interdisciplinarité. Les méthodes scientifiques sont partout les mêmes, le système scientifique du Nord s'est imposé partout dans le monde.

Malgré tout, savoir qui, ayant un vécu culturel différent, regarde avec vous dans la même direction est très intéressant. Tous ceux qui ont travaillé dans un groupe interculturel le reconnaissent: plus il y a de regards, plus il y a de points de vue différents, plus le travail scientifique est de qualité. A condition que la tolérance domine entre les chercheurs. ■